

INTIMÂ UNIONE
grégorydominé

C'est par un reste d'irréductibilité à son objectivation à la substance matérielle étendue en longueur, largeur et profondeur qu'il faut donc entendre la subjectivation en cela que résiduel à la réduction de l'extériorité conditionnelle au déploiement de cette substance matérielle, ce reste *passivement* s'en excepte comme par là de la sphère ontologique spécifique à sa prédication, tranche sans le vouloir c'est-à-dire avec elle, qu'il soit ce reste nommé *je pense*, durée, otage d'une trace laquelle n'ayant jamais été présente et dénotant dès lors la défection de la visibilité remplit pourtant la phénoménalité, vivant né de la vie ou différance, adonné, reliquat de personne résistant à la fatalité mythique, telle la loi plus sainte à la totalisation anonyme, anarchie proprement agénésique et comme sa nuit insurrectionnelle, rébellion. L'invisibilité du reste en désistement de l'ontologie par la passivité de sa subjectivation tient à ce qu'il dure soit *indivisément* s'éprouve, lorsque la visibilité doit faire concession d'une préalable division à la garantie de cet horizon objectivé de l'extériorité qu'elle suppose et valant pour le temps du monde, à savoir le temps homogénéisé en espace. La subjectivation du *je* comme reste invisible en séparation est son infinition le donnant *comme* ce reste ; autrement dit c'est de son infinition qu'il se donne immédiatement à l'accusatif — ou au datif —, captif d'un rang qui le précède et toutefois l'enserme qui le

constitue et dont un langage analogique à la parution du jour levé en différence de ce qu'il éclaire, lumière tierce comme premier écart de l'extériorité et valant pour ledit temps du monde, assigné au visible et articulé en apophanticité donc par la progressive émergence de sa grammaire, trame en son linéament le pronom tel un entrelacs, lettre d'une écriture alinéaire et sans référent. Et si la différence valant pour la lumière ou clarté du jour n'est pas perceptible, étant cette apérité diaphane, évidente à la déclaration qu'elle enveloppe, l'infinition qui en précède et à la fois ceint le reste et de la sorte le sauve en répercute déjà l'immanence comme rupture, effacement du désir : soustrait à la dénomination dont la nature ostensive postule cette vérité ouverte et tierce et primordiale, lumière du jour étranger à ce qu'il éclaire, c'est en amant que le *je* se donne et vient tel le vivant de la vie comprise comme faculté passive, c'est-à-dire immédiate de sentir ; en ce qu'il dure indivisément, l'invisibilité de son présent échappe, *contrevient* à la présentation en présence et s'en délie pour laquelle la divisibilité du jour au langage annexé à la parution qu'il réfléchit nécessairement intercède. Et c'est ensemble à le précéder et sans délai et sans répit, sans distraction le remémorer qu'au fini le pensant l'infini se brise. La finitude table comme *limite* la capacité d'intuition. Mais la limitation en finitude expressément atteste de l'infinition la précédant, tel l'élan de la raison vers l'inconditionné et dont la limitation précisément résulte de la capacité d'intuitionner, sa transcendantalité. Ainsi va-t-il du langage articulé au plus haut degré d'intensification, bord

extrême de la syllabe dont le silence forme le canevas aérien et qu'il ourle par un espacement libérant la variation atonale et encore aphone de la lettre. Si la précédence de la vie sur le vivant la recevant amédié passivement à cette précédence soit d'ores et déjà comme *je* pourrait en définir l'immanence, c'est par cette précédence d'immanence en rupture qu'il s'agira donc : or l'immanence comme rupture en traduit la liberté comme responsabilité, circoncision à la lettre du nom ; de complétude n'est-il qu'au creusement que son surcroît entraîne. De désir n'est-il qu'infini à cette précédence ou précession, antériorité de l'infini dans le fini et qu'est en effet celle de la vie sur le vivant. Quiconque vit souverainement n'attend rien. Ravissement tu es. Ma défaillance. Torrent et flamme, escalier de scandale, vertige d'amant comblé. Je vis en l'accomplissement d'un paradis. Je suis détenu en l'infini — fiancé de l'Absolu. Si la trace de l'infini en précession n'a donc jamais été présente et ne se manifeste jamais selon le mode optique de la présence, cependant la trace peut être dite celle du présent et sinon d'un présent dont le déphasage tient à son adhérence ; tel sur sa dénomination ostensive le pronom, l'asymétrie du présent épouse l'indivisibilité de son antériorité : de présent n'est-il et ce du fait qu'il dure qu'un *je* asynchrone, diachronique. Le présent n'est donc pas le présent de la présence équivalant au point atomique de l'instant. Et telle serait l'infinition en précession du désir en cela qu'il enfreint la contemporanéisation de sa contemporanéité : si le présent déroge à la synchronicité, c'est à n'être jamais *au* présent. Aussi abroge-t-il la

synchronicité passivement autant qu'il y déroge, étant indivisément conféré le seul réel : la mémoire du présent, abimé sans disjonction au frémissement de son heurt telle en empreinte une encre d'oblitération, bruit en la démemoration. Le présent est invisible étant indivisément éprouvé ; aucune vision n'est possible sans division en dressant et proportionnant le contour. La réduction géométrise soit objective le voir, évidence en conjecture de la médiation diaphane du jour levé dont la différence autorise et valide le primat ; la réduction à cet égard administre le voir en jugement. Mais tout voir n'est pas objectivable et pour lors le regard, lequel pareil au toucher étant devenu ce qu'il regarde attise, enflamme, commotionne, blesse et tue sinon préserve sans qu'intervienne aucun interstice du jour neutre et qu'un langage articulé à sa parution, résigné à son mode forclusif à tout autre donc circonscrit au constat déclaratif sollicite et corrobore. Le jour levé en apophanticité anticipe et offusque un apparaître égal à l'indivisibilité du réel, ce présent en reste et comme devenir en cela qu'il dure. Aussi le présent tandis qu'il demeure déprésenté à la représentabilité de la présence ourdit un tissage clandestin à l'histoire rabattue au calibrage étalonné du monde conjectural au premier écart de la différence du jour étranger à ce qu'il éclaire ; le textile du présent dont le mouvement demeure indécomposable, tel qu'enroulé sans alinéa autour d'un cylindre ou fragment d'une plage vide d'événement n'y verse pas. S'il récuse en sa nuit sans orbe ce différencement de la clarté, pour autant n'est-il d'apparaître qu'un présent comme *je* dont l'indivisible étoffe

le dérobe au paradigme normatif de l'historicisation, à savoir la séca-
bilité à laquelle toute occurrence du monde quantifiable en chronique
souscrit et dont la publication conjugue la publicité dépendant de la
parution diaphane du jour valant pour le monde ; le présent sera donc
anhistorique soit anétatique et encore amondain qu'un point nodal sur
le rai projeté de la ligne de fuite qu'il jalonne et qu'est l'instant physi-
que visualise, focalise soit mesure en vain : le don qu'est le présent
précède tout en l'assiégeant sans aucune possible trêve qui le reçoit.
Et privant qui le reçoit d'en défaire le don se donnant sans distance
et partant de se défaire de soi, c'est à la précédence de ce pouvoir par
un choc qu'en apparaît la répétition ; donc ce présent révélé qu'il soit
appelé durée, trace, vie ou différence titularise la répétition tout en la
désituant, laquelle passivement se dissipe et congédie à la présence
soit à la représentation dont le préfixe mime la participation et déjà
son épanchement désinentiel. Si la répétition du et comme présent
soulevé au penser amédié en *je pense* et par suite en durée, trace, vie
et différence précède donc encore la distinction de son reste d'avec
la substance étendue qu'il exclut, évolue par conséquent sans spatia-
lisation le passage du futur au passé étant futur et passé de ce présent :
le présent méconnaît la conversion en étendue divisible, n'étant donc
jamais *au* présent égal au cerne de la présence. Le présent d'un *je* et
diachronique et anétatique, archisaturé et virginal dont le devenir en
cela qu'il dure et délivre la frange et détraque la possibilité de sa résorp-
tion dans le procès dialectique de l'histoire, constitue donc l'indivi-

sibilité du réel comme seul réel sans contenu et sans contour soit sans langage. Si le présent demeure passivement réfractaire à la réduction qu'il provoque de la présomption théorique de la parution, tout obvie du monde comme fond originare à l'expérience, c'est en tant qu'un *je* à porter manque ou *attente* d'un monde dont l'inachèvement révèle qu'il n'a été qu'à son intention créé : rompant le cercle de la totalité, *ma* précession signifie que c'est déjà toujours *de moi* et non *du moi* qu'il s'agit. La légitimation axiomatique d'un milieu extatique corrélant temps à espace lequel constituant *le temps* homogénéisé devenait le temps dédié du monde en réifie la conception antique, dégradation d'éternité fixe dont la statuaire pourvoyait à la contemplation. Temps dit en ce cas espace, mesure du mouvement considéré telle la chute de l'immutabilité suprasensible. La quête de toute âme, n'étant à ni de personne, serait donc par affranchissement du corps l'emprisonnant à même le sensible de recouvrer ce règne perdu dont le filtre de la réminiscence rappelle le moulage. Car la déchéance du temps assimilé au mouvement physique alourdit donc grève cette aspiration psychique, ce désir d'évasion vers l'Un : cette ascension spirituelle et par étape d'ascèse purificatrice sa remonte graduelle et processionnelle loin du sensible ressortit à la réintégration de son origine soit à la subsomption du devenir. Mais à ne concevoir du corps qu'un tourment entravant l'élévation unificatrice n'est-il reconnue d'immédiateté à son entente par l'intériorité de son sentir et qu'à son devancement grammatical notable cèle en particulier le pronom personnel :

d'intériorisation du pronom n'est-il qu'immédiate, étant précisément celle du corps en tant qu'un corps subjectif et qu'en effet peut dire la chair. Or la dichotomie lexicologique entre la chair soit le corps subjectif et le corps objectif, biologique, occupant une certaine étendue, passe au filigrane de sa logicisation par une autre langue et écriture à la lettre d'avant sa référentialité, toute émission d'un monde qu'elle devance justement et dont le pronom paronymique du Nom se reçoit passivement, immédiatement donc c'est-à-dire et comme son étroite indéfectible, âme de vie mon âme étant par étroitesse de cette union sans quittance corps mien auquel je suis tellement joint que j'y suis confondu et mêlé : faculté passive de sentir comme penser amédié en sinon à *je pense* — mieux, par abolition de la préposition : penser amédié *je pense* —, tel serait le paradoxe à la prérogative catégoriale de *l'immédiate précession du présent* soit en somme de son antécédence sans hiatus, élision ou ellipse et n'étant conclue d'aucun syllogisme. Aussi la diachronie loin qu'elle conteste l'indivisibilité propre à la continuité de la durée met en relief sa frange d'indétermination, son devenir autrement dit et sa mémoire à soi hétérogène, ce lorsque la doctrine antique devait par la fixation idéale de *l'instant* chercher à entériner le visible comme présence émergeant du chaos, flottaison plastique au contour plein et harmonieux. C'est qu'à l'irréversibilité du temps physique, extérieur, extatique, équivalent à la différence du jour étranger à ce qu'il éclaire, qu'il soit ce temps envisagé de façon cyclique ou linéaire tel le temps dégondé ouvrant (à) la contingence,

échappe la réversibilité potentielle du temps du *je* soit du temps subjectivé du corps en cela qu'il dure en passibilité de son affect passif. Immédiatement en moi mon âme se déverse. Par le dégagement d'un temps successif, réel en cela qu'il se sent indivisément soit dure par exemption passive de la spatialité, tomberait donc en rétrocession la théologie antique du suprasensible avec laquelle concorde, coïncide la classification générique du canon formel, luttant face à l'indétermination chosique de la matière. Mais encore ce temps successif en compénétration et littéral au *je* en cela qu'il dure qu'il sent indivisément et par le fait *se* sent en renverse la conception du mouvement : la succession admet *l'intériorité du mouvement* comme mouvement réel qu'un schéma mécanistique, externe donc par adoption d'espace à son effort prédispose à la promulgation ou tout autant comprime. La succession désidéalisée, c'est-à-dire déformalise soit rend par cette désessentialisation le mouvement réel à la matérialité qu'un *je* donné en reste à la prévalence de la vérité comme apérité diaphane, évidente de la différence, cette extériorité du jour, corporellement éprouve : de *je* passivement subjectivé n'est-il qu'en unicité phénoménologique antérieure — anarchique — à toute distinction et partant toute réunion, dont la corporéité d'âme n'est que *son* âme. La notion d'âme redescend donc du suprasensible qu'un corps voué à la pesanteur et prisonnier du sensible lesterait. Et quand *l'idéation éternisante* de la forme stable faisait équation du vrai avec le bien et le beau, c'est à la fragilité qu'un temps en définitive délivré associera la beauté, *temps*

matériel de l'âme comme mal sinuant à même la perfection du canon telle l'inaudible scription et la fêlure d'un pluriel dont le doublement embarrasse la figurabilité, l'encombre. La vue du signe éteint qu'est la lettre analytique, dissolvante et disséminante par excellence, défierait et l'imagination soit la contention d'esprit étant avec elle joint au corps et l'intellection ou conception pure : appoggiature de la lettre, laquelle ornementale par son retard sans préparation conserve et donc appuie jusqu'à l'altérer la note résolutive. Le vide du ciel théologique entraîne le bouleversement de la forme antique refermant l'irréfuitabilité de sa courbure sur la sempiternalité. La blessure, ouverte à la communication directe envahissant l'être *désormais* séparé et dont la discontinuité, c'est-à-dire la finitude se tisse à l'infinition érotique du désir mortel, deviendra donc emblématique de la beauté moderne. La modernité et comme semblablement la mode, c'est le mouvement ou *changement* reconnu comme *passage* par positivation du temps : la modernité positive le temps en ce qu'il cesse d'être envisagé telle la chute originare hors de l'immuable, cette éternité fixe dont dérive le nihilisme en réaction et complaisance de posture. La modernité agréée à être redevable de la créature l'ébréchure de la création consécutive à la rétraction de l'infini, chômage dont la sanctification désacralise la suppression de la marque : l'individu frappé d'incomplétude, séparé, discontinu soit fini en porte *intérieurement* et reporte la suite. Le bris créateur, démettant, déposant par éparpillement de son explosion son omnipotence, ouvre à la liberté comme responsabilité athée. De

théodicée n'est-il. *Je porte l'inachèvement de la création.* Intérieurement, c'est-à-dire en tout acte. Tout acte sera donc continué en réfection mandataire du retrait contractile et détotalisant de l'infini dans et pour le fini soit au manque *de* monde comme manque *du* monde. Aussi n'est-ce jamais qu'en dette et deuil du Livre en précédant la monstration qu'un monde peut être donné dont conséquemment à sa secondarité aura déjà toujours été amplifié le malentendu ontologisé de sa disponibilité. Le penser comme *je* résiduel au doute révocatoire n'est pas l'identité à soi que l'infini précède qu'il reçoit passivement : le penser pense plus qu'il ne pense ; amédié à l'accusatif — ou au datif — casse-t-il déjà la tautologie solipsiste et sera donc dialogique. La précession anarchique et à la distinction et à l'union de *l'esprit et du corps* est celle de la subjectivation de l'infini. De corps ou d'âme n'est-il qu'un *je* soit *mon* corps ou *mon* âme. Le corps objectif, c'est-à-dire visible, dont la présence occupe une certaine étendue, n'est pas subjectivé ; il ne vit pas. Or la pensée d'un corps comme *je* ouvre (à) la modernité, laquelle tout en l'isolant du corps objectivé en étendue dissout sa scission antique d'avec une âme d'emprunt : affirmer que le mot de *penser* signifie *tout ce qui se fait soit se crée en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes*, c'est dès lors récusant toute possibilité de sa mise à distance affirmer et qu'il se donne et par cette immédiation de son sentir ou toucher ne se donne qu'en *je pense*. N'étant donc dévoilé qu'en reste au doute suspensif de la réduction que son antériorité au discours provoque,

l'indéchirabilité de cette union passive d'avant toute réunion ou désunion du penser au *je pense* en signe *l'unicité* comme *latence passible*. Telle la précédence directe du pronom sur le nom, étant ce présent comme devenir en cela qu'il dure soit se sent par étreinte ou *atteinte* sans qu'un écart redevable de la structure de la parution y survienne, une passion de même n'est sentie qu'à l'épreuve de sa passibilité. En sa nuit, l'infinition passive de la subjectivation qu'est son indivision renonce donc à la visibilisation comme visibilisation à la présence : visuelle, c'est à la division laquelle la vise qu'à son séquençement la présence consent et jusqu'à tendre à la synopticité, dont le panorama global demande le recul de ce qu'il voit. Le déphasage asynoptique du présent en désigne le textile comme reste déprésenté à la présence en présentification, qu'il soit écrit ce reste *je pense*, durée, susception en otage et comme trace sans raturage d'un passé n'ayant jamais été présent à l'image du point mathématique soit *l'instant* bornant ladite présence, vie ou différence, dont la précédence explique la répétition. La texture du présent sera donc *anarchique* en ce sens : son antériorité à la fois esquive toute origination ontologique et / ou théologique soit toute originarité, évolue en désorigine sans pour autant surseoir à son adhésivité, adhérence à soi signifiant *assiduité* ou *assuétude*. La répétition anarchique du et comme présent serait par son asymétrie même amétaphysique, laquelle désontologise cela veut dire déthéologise le mouvement. Et c'est au temps ontothéologisé soit thématisé dudit monde corrélé en espace pourvu préalablement à la clôture de

fait téléologique à et de la représentation qu'un langage théâtral pur voudra attenter *affectivement*, déflagatoire à la scène par exigence de son impossibilité : le présent n'est pas la présence et même n'est pas présent, ne l'a jamais été et jamais ne le sera. Le présent n'est et mieux ne vient qu'en ce qu'il résiste à la représentabilité. Son absentement en sanctionne la révélation : le présent *affleure* la représentation dont le retient d'en pouvoir franchir le seuil l'insurrection constante de sa répétition. En épousant un régime continué de création, c'est la concrétion et par conséquent la classification générique qu'il refuse : à destituer le dogmatisme de la forme à son régime continué, c'est par un devenir sans être, anontologique qu'il faut entendre le présent. Si le présent déconcerte la présence, c'est à s'en départir passivement. La représentation, par sa spatialisation, manque à la fois le présent et au présent, lequel attaché au don qu'il devient sans pouvoir alors la franchir ne se donne jamais qu'en esquisse. Insubordonné à la représentabilité s'édifiant par concrétion du visible *le présent n'est autre que le présent de la vie* et dont l'invisibilité tient à la continuité de son acquiescement, indivisible en cela qu'il dure ; l'assentiment par lequel le présent qu'est la vie n'adhère sans quittance à soi qu'en se donnant au vivant est son indéfectibilité comme l'indéfectibilité de son don : l'épaisseur palimpsestique du présent décrite comme une répétition valant l'antériorité anarchique de son déphasage n'est alors autre que l'antériorité de la vie sur le vivant. Et c'est par l'antériorité indivisible de la vie sur le vivant, soit le jeu asymétrique, déphasé de

son adhérence que s'explique son invisibilité ne répliquant dès lors à aucun mode visible originaire dont elle serait le revers apophatique : l'invisible relève de la *contressence* sur laquelle la réduction retarde ; ce que la réduction cherche *uniquement* à réduire, c'est la déhiscence du jour soit la différence diaphane, évidente et tenue pour originaire à laquelle se réfère et renvoie par son ostensivité le langage articulé. Même donc la description de l'invisible sans réplique, absolu en cela qu'il se sent indivisément soit sans intermédialité, persiste en ce tour apophatique : c'est qu'à la scruter la description en trahit déjà en effet l'immédiation. La description, cherchant à reconquérir un royaume déserté, perdu, use du langage discursif, articulé, apophantique dont le mode apophatique couvrirait par exhaustion la profondeur de la face ténébreuse, excluant concomitamment être et connaissance. Ce serait l'intuitionnisme de la structure apophantique de la parution au mode de fait visuel soit déjà spatial qu'en ce sens l'immédiation passive du penser comme *je* et plus loin comme durée, trace, vie et différence en outre renverserait, dont l'intuitionnisme serait temporel. Intuition, temps : chaque terme pourtant accueille le sens prédominant qu'est la vue. Essentiellement la tâche promise à la phénoménologie serait donc en toute rigueur philologique *contrephénoménologie*. Une autre décision formelle concevrait un fascicule résolvant *de l'intérieur* la structuration *logique* de la proposition déclarative soit apophantique, assimilable à celle du temps corrélé au monde comme *contingence*, c'est-à-dire comme totalité possible et pensable à même ce langage

du monde : un côté tacite se dégagerait de ce fait de la circonscription de cette structure, soit sa seconde partie ouvrant un commencement de même qu'en émanerait *un* livre, anamorphique à ce tapis structuré en codex qu'il soit broché ou paginé, éthique de silence et d'ailleurs mystique comme *je* de la volonté, limite amondaine du monde. Mais encore à *tourner autour* reviendrait par déliaison et désédimentation à appréhender le présent comme différence de la différence analogue au jour levé avec le soleil général de la dialecticité, ce langage apophantique hégémonique à ce niveau qu'il tend à éclipser tout autre et se voit considéré comme étant *le* langage : la différence à la lettre de sa phonation en différence, c'est celle du présent d'adhérence passive à et de *mon* présent vivant. Le vivant se reçoit de la vie ; la répétition anarchique du présent est celle de l'antériorité sans différé de la vie sur le vivant. La répétition à la lettre de la différence est celle de son don tenant son invisibilité de son asymétrie à l'objet ; si l'économie du don déserte la région d'un commerce administré en réciprocité, c'est à en déséquilibrer la visualisation. Aussi puisque mon présent vivant équivaut à la différence d'avant la différence calquant celle du jour levé conjecturé par l'opposition dialectique au reflet de son syllogisme, c'est bien d'une différence *sans relâche* qu'il s'agit donc. La différence qu'est le présent vivant comme le présent vivant mien n'est autre que la répétition et ce à jamais. Si la vie est invisible, c'est parce que son présent n'est pas *au* présent : la représentation de la vie n'est rien de la vie. Le présent qu'est la vie n'est pas non plus sensa-

tion : son sentir, son penser c'est-à-dire désigne sa faculté passive, *pouvoir sentir* dont l'immédiation justifie la latence de la perception sensorielle. C'est en cela qu'il dure soit indivisément se sent que le présent qu'est la vie est invisible. Le présent jamais ne se convertit *réellement* à l'espace apriorique à la représentabilité de la substance étendue, ni ne s'y intègre ; d'espace *comme tel* n'est-il. Et c'est à et de l'impossibilité à contaminer également l'espace de son affect que la vie se révèle d'autant intensément en l'indéfectibilité la plus intérieure de son étreinte par là même anextatique. D'espace n'est-il que la lumière n'occasionne. La lumière sculpte l'espace et le modélise. Une scénographie du Livre le raréfierait à la page devenue planche, duplicat négatif, c'est-à-dire en réserve de la création. Aussi la tâche en remémoration du Livre qui n'en est pas un en *désintéresse* le titre placé en aplomb synoptique. Métaphysique du titre, celle du Livre. La déprise typographique de la phénoménalité suspend la dissociation du signe écrit de ce qu'il désigne par la vitre conventionnelle de la transcription. Le blanc, à ce texte comme toile, exige le tracé en noir de la lettre équivalant sans métaphore à l'intériorité du mouvement. Expression de ce mouvement réel tout intérieur, telle serait la danse, unissant esprit et corps par souveraineté de sa dépense, harcelant, excédant l'adéquabilité de l'échange. Mon âme n'est alors autre que mon corps. La danse, dont l'économie procède de la perte, désintentionnalise, désaligne, déttotalise soit décentre, désaxe et déthéologise donc la grammaire du mouvement qu'elle rend au graphisme. Et

abandonnant la figuration, c'est le versant apophasique comme miroir d'ineffabilité réflexive au discours qu'en silence la danse *directement* exprime et à la fois efface simultanément, attestant encore chorégraphiquement de la cendre par ce délaissement de *l'indicibilité du divin érigé en adoration*. Eau et feu comme désir conflictuel, déthématisé, décodifié à cette exhaustion en série, performance exténuant boucle et bobine, courbe et diagonale, tangente, réfraction du point en agrafe et aléatoire et rythmique. Ce décentrement fait de la danse répétition dont la vacance désenchaîne la variabilité. Ce qu'à ce stade la danse de la sorte touche et tout art sous la figuration stéréotypique et alors obstruante de son vernis narratif, c'est la vie. *Mon* corps, antécédence anarchique à la nostalgie de sa réminiscence, durée du passé comme passe et *donc présent empiétant le présent*, mémoire en un mot, trace d'un passé qui n'a jamais été présent et vie dont l'immédiation est oblitération, frappe d'un cachet d'oubliance c'est-à-dire, constitue *la* phénoménalité *autant de temps que je pense*. La vie est ma vie en ce qu'en moi comme *je pense* donné en reste, c'est-à-dire sans intermédialité à soi la vie se touchant me touche. Mon corps soit mon âme *se* vit, penser amédié (en) *je pense* comme antériorité sans nul avant de sa passivité et mieux sa *passivation* substantielle, passivité en acte le donnant déjà toujours le plus assidûment *comme liberté*, lorsque la distinction de la substance étendue d'avec la substance pensante, soit le penser amédié *je pense* comme reste et auquel strictement messied le terme de substance, requiert l'intervalle conscientiel : la troisième

notion primitive ou sorte de notion, soit *l'union* ou *l'étroite liaison* de l'âme ou l'esprit et du corps, retrouvant le reste à la réduction par un autre chemin, penser amédié à *je pense* comme unicité phénoménale anarchique à la distinction, serait en quelque manière princière, soit *l'union que chacun éprouve toujours en soi-même sans philosopher*. Passivité substantielle sans être substance, l'unicité n'est ni la négation du dualisme ni son addition ou son composite. Le corps peut à cet égard fonctionner sans âme comme un automate, à savoir sans rien éprouver, penser, sentir c'est-à-dire, tel le corps anesthésié rendu à la chose. Et le corps qui n'est plus un *je* soit une âme autrement dit une vie, c'est la dépouille. Mourir signifie décéder en ce sens, passer outre le seuil de la représentation, céder à ce pas du trépas le corps à la pure objectivité, extériorité du jour étranger à ce qu'il éclaire soit laisse voir et dont le présent comme *je* retenait : le dualisme, provenant de la réduction à l'unicité de la phénoménalité qu'il infère, aura prouvé du penser amédié *je pense* qu'il n'est rien à la substance étendue du corps exhibé, lequel au contraire monopolise le reste passif à son suspens opéré par la réduction. De fait si la distinction eidétique de chaque sorte de notion en bannit la possibilité d'imbrication, chacune prescrivant à *l'intérieur de ses frontières* un champ épistémologique d'investigation approprié, *la réduction et dégage et dirime la question de la phénoménalité dont la substance pensante en reste de la substance étendue constitue la condition* : la phénoménalité n'est qu'au *je* sans étendue du penser. Et donc si *la mort n'arrive jamais*

par la faute de l'âme, c'est qu'avec la mort ce n'est pas l'âme soit la vie qui meurt ; si la mort n'est pas objet d'expérience, c'est à n'être rien de la vie : la vie n'est-il qu'elle, absolu phénoménal soit tout de la réalité. Le corps propre, corps mien comme *je* amédié se prive au jour et du jour de même qu'il le prive aussi longtemps qu'il vit de sa lumière qu'aucun écart n'exfiltre de soi. Mais pour autant la rétention du *je* comme présent en soustraction de la présence n'en est exactement pas moins son excédence. Et union n'est pas non plus unité : la troisième notion comme *union de l'âme et du corps* ouvre alors à un ordre tout autre ; *l'unicité est unicité de la phénoménalité comme son union latente, c'est-à-dire passible et ressentie comme passion*. De l'intimité la plus intérieure à cette union par son immédiation passive qu'aucun rayon, aucun ajour ne saurait segmenter peut se lire encore l'immémorialité de sa mémoire. Et pour ce qu'elle dure comme corps subjectif, d'ailleurs *l'âme* n'est jamais conçue qu'en l'indissociation, l'indécomposabilité d'un article défini ; le corps objectivé peut être vu comme un composé. Et c'est par ce corps propre, c'est-à-dire *moi* comme *je pense* qu'il revient d'envisager la coextensivité de sa durée à celle de l'univers. Mon corps n'est pas organique. Plus, c'est en ce qu'il n'est pas d'abord organique que ce corps est mien et peut l'être. *Mon corps* n'est pas organique : la possibilité de tension, contraction, dilatation de sa durée, c'est-à-dire de sa mémoire serait celle de l'univers à la frange anontologique soit anextatique d'un devenir mutuel, ce lorsque la complétion hylémorphique joint matière à forme comme

unité en arrêt, terme soit entéléchie, réalisation finale donc supérieure en parachevant le processus physique et organique entre puissance, virtualité et acte et dont telle la mue physiologique de la chrysalide la génération loge la corruption. Mais d'apparaître du corps comme l'apparaître même et qu'est l'apparaître de mon corps n'est-il qu'en surcroît d'apparaître ; la naissance biologique ne suffit pas à la phénoménalisation. Et si pareillement la césure disjonctive de la représentation use de l'intercession d'un milieu anhypothétique d'idéalité et donc qu'est l'espace, c'est qu'à son atout foncier tel qu'en gage de son aprioricité la réduction qu'il évite et soit supputé qu'en effectue *une certaine faculté passive de sentir* soit le penser amédié *je pense* en ratifie toujours déjà le dispositif : aussi le penser amédié *je pense* en signifie autant *l'impressionnalité comme impressionnalité du voir*, laquelle anarchique au voir objectif et subjective le voir en jugement et met en crise la notion même d'objet n'étant jamais extrait, prélevé ou revendiqué *comme tel* de l'indétermination chosique de la matière qu'à son présumé : autre assertion performative sans proclamation et qu'aucun attribut n'enferme, *il est très certain qu'il me semble que je vois* confisque à la distinction réfléchie entre l'indivisibilité de la substance pensante et la substance étendue soit divisible la primauté. Hyperimpression sinon surimpression du voir à toute objectivation : le discernement de toute forme même élémentaire en volume et par exemple cubique escompte la réduction du voir au jugement. La différenciation entre une étendue matérielle pour autant qualitative et la

quantité spatiale pourrait alors équivaloir à celle entre mental et cérébral : or la mise en scène cherche à toucher ce limon anarchique à la démarcation entre le spirituel exclusivement qualitatif et le matériel exclusivement quantitatif, mémoire latente *en âme et corps de mon présent vivant* dont chaque fibre du palimpseste adamique et dès lors édénique serait celle de l'univers en cela qu'il dure en coextensivité. D'espace n'est-il qu'idéal par la déformation conscientielle de l'indivisibilité du réel de l'univers coextensif au *je*. D'espace tridimensionnel n'est-il à contenir la matière, laquelle déborde la représentation ; la gagne ainsi le canal du rêve sans qu'un tracé définitif en habille le halo ébauché. Le sens externe, anticipant la réduction, déjà fait écran au litige précédant la distinction de constat entre le penser amédié en *je* et la substance matérielle étendue : l'étude répond à et de ce litige anarchique, exaspérant la tension de *sa* durée *en formation* ; l'étude et suscite et porte la création continue, c'est-à-dire le devenir comme mouvement réel en cela qu'il dure soit indivisément se sent. Aussi la fracture du devenir se rapporte à la vacance, retirement athée de l'infini assignant à la créature libre réponse à l'infini. Si la vie remonte la pente que la matière donc descend, l'étude crée *de* la réalité, mémoire matérielle tissant ce textile d'univers. Mémoire sans souvenir dont le vestige strierait le palais, c'est en tant qu'un *je* dont la venue à soi du présent, reste d'irréductibilité, passivement en contrarie la récession à la substance étendue que la vie déjà enlève sa survie. La survie vient au *je* du penser *comme sa vie* qui *se* vit en rébellion antérieure à la

présomption du quantifiable ; l'insurrectionnalité de la survie est son indivisibilité mélismatique : le *je* cependant reçu dure à l'immédiate précession de sa recreation. Et c'est parce qu'il échappe à la quantification qu'au penser amédié en *je pense* va l'insurrection comme étant le devenir du présent. La brûlante dissidence, délictueuse, délinquante d'une frange d'indétermination au devenir, anextatique en cela donc qu'il dure comme présent, attache la solitude du plus révolutionnaire, son silence : ce qu'en ce sens établit la réduction vaut pour toujours, dont la voie parcourue à jamais déprend de la culture admise, usage au quotidien assuré et agencé, coutume, laquelle aura accédé jusqu'à se fondre au plan transparent à la production en acte de la conscience. Tout acte révolutionnaire du fait qu'il le soit reste insoupçonné. Le suspens épopéal dématérialise la substance matérielle étendue en ce qu'il la provoque. La matérialité concerne l'infinition du présent, ce corps qui est un *je* soit *mon corps* pourtant invisible : mais le présent s'il ne se voit pas, c'est à nouveau ne se donnant qu'en esquisse soit en essai direct d'une archirépétition à s'être *déjà* donné *sans réserve*. Or de ce don sans réserve en esquisse exige-t-il d'évoluer à hauteur d'absolu. Et c'est parce qu'il s'offre par une précession laquelle sans possible défaite néanmoins *me* noue qu'il ne franchit pas le seuil de représentabilité de la présence : le présent met le *je* en moi immédiatement, passivement c'est-à-dire et qu'il accuse donc et / ou adonne ; ce *je* mis en moi est mon infinition comme intérioration. En précédant la dissociation séparatrice entre spirituel et matériel, demeurant

par là déprésenté le présent n'acquiert ni donc n'accumule de consistance ou contenance ontologique ; l'épilogue alloué à la dialectique doit le négliger qu'en permanence transgresse son déphasage, lequel en cela qu'il dure épouse par une antécédence alors inamissible son devenir. Et puisque par cette antécédence de fait récurrente et dissonante en enroulement de sa trace l'infinition en brisure du devenir est celle d'un *je* comme *je viens maintenant* désidentifié, éclat en sourd d'une messianicité sans messie ; la dissonance, (au) seuil infrangible de la représentation, touche la précédenance anarchique de la répétition *comme* récurrence messianique. Le textile du présent tramé en attente serait le pli de la temporalité comme pli du messianique et la temporalité même, effraction de *l'indivisibilité de la durée à la continue réversivité affective*. La rencontre forcerait ce pli, densifiant n'ayant jamais été intronisé à la présence le présent en à-présent, scintillement d'incandescence retenant à la pointe de son devenir et l'inéluctabilité de la disparition future et l'intégralité du passé. *Je te porte avant tout monde en ce qu'il a toujours le monde déjà disparu* : la fin du monde comme fin de ton monde, cet adieu arrimé à la chance de la rencontre élucide un secret du présent à la temporalité donc anextatique et qu'est sa temporalisation au *futur antérieur* soit la messianicité sans advenue messianique, désintéressement d'amour. Sans la rupture de l'adieu roulé en un futur antérieur n'aurait lieu aucune rencontre, dont la finitude n'est telle qu'à prêter écho à l'infini : et si l'infini la fomenté, c'est autant d'infinitude que se vêt la finitude de la rencon-

tre. Commencement d'un monde, cependant la rencontre va se tenir au bord et comme à la bordure *externe* de la fin du monde, primultime donc et sémelfactive à la fois. De rencontre n'est-il sans l'imminence de la séparation, cet adieu disruptif de la discontinuité. La rencontre exige *l'irruption de la rupture* soit la fissure de l'infini dans le fini. Que toute rencontre ait lieu à la fin du monde sinon après sa fin attendu qu'elle accepte celle du monde unique et insubstituable d'une vie discontinue et qu'est sa royauté contribue à la voir comme étant intrinsèque à l'étude décrite, laquelle soutient et cherche à rédimier, réparer le manque de monde, n'étant de monde comme tel dont à son début la cessation qu'elle implique de sa certitude ôte de la spontanéité en divulguant l'accès : à quiconque étudie le monde a été radié. Y faisant obstacle à la médiation de son jour ouvrant le rituel social, c'est en déduire qu'il n'est de rencontre et d'étude qu'à la préalable résiliation disqualificative de la mondéité du monde et de son langage d'originaire mécontente. Immédiation amondaine soit acosmique et silencieuse de la rencontre, laquelle donc n'étant qu'intérieure, érotique c'est-à-dire signifie *communication* à travers la contextualité en étagement du Livre, pénétration de la chambre de la princesse dont l'or pare et sertit la robe. *Or tel ce resplendissement la subjectivation n'est qu'un effet de l'étude*, dont à mesure augmente l'inhérence par réponse à la passivité de son infinité ; aussi le temps fondamentalement libre de l'étude forme le temps réel soit le présent exacerbant la représentabilité totale de la matière comme l'économie générale

exacerbe l'économie restreinte. Le temps réel, temps véritablement retrouvé et qu'est le temps si prodigieusement ductile voué librement à l'étude sera donc le plus dépensier. La création, destructrice, rejette la concrétion : cette désintégration, désagrégation, pulvérisation d'un bloc sonore en sa nappe de silence telle la ligne en un linge frôle un voire *le* temps, seul réel soit seul apparaître, présent déprésenté à la division corrélative à la visualisation. Et s'il n'est pas de temps phénoménologique comme tel plus qu'il n'est comme tel de monde, ce présent s'évanouissant à l'objectité en obstance du regard vaut pour *la* phénoménalisation réprouvant la simultanété, étant succession en envahissement : alors sans coupure, son passage étranger audit temps dudit monde serait passément, motif de passementerie c'est-à-dire, ruban. Ce motif du temps renouvelé sans lassitude telle la variation monodique d'un chant ou la partition d'un diagramme reconduite au glissement d'un pas sur le sol, c'est de *l'intériorité de la répétition* et qu'est le présent comme présent de la vie qu'il vient. La répétition du présent formerait *le* temps ou *la* temporalité du moins *un* temps s'appliquant à l'infinition du *je* en étude dont la singulière échéance consacre la part (de) messianique dévolue à chacun, ce pli convulsif antérieur à la matérialisation, absolu épochal, transcendantal de solitude laquelle palimpsestique serait pour autant donc communication transmigatoire, métempsychique. Cet absolu épochal, préreflexif de la conscience en solitude vibre au présent devant le partage entre raison et folie qu'un rapport médié suppose auquel pourvoit le gaba-

rit du monde extériorisé. La réduction par dessaisie de l'évidence du monde donné à la participation originare détecte la folie de son reste en sédition, penser amédié à *je pense* dont l'apparaître n'est que son écriture et dont seul écrire libère (de) la violence. Le présent du *je* en assuétude énonce un paradis au nom quadrifolié, paradis *de* l'étude comme son érotique et sa liberté comme liberté herméneutique. Au juste sans drame, chaque jour reçu en cette variabilité sérielle de la répétition se renouvelant en son antécédence de par le fait *aparticipe* à toute événementialité sera similaire : chaque jour enveloppé au tout dernier coulera au paradis. En apposition de reste encodé à la présentabilité de la présence, ce présent et saturé et virginal, *oblitéré* c'est-à-dire, accapare l'anarchie préambulaire à la constitutivité du constituable, individu sans prédicat de personne, éden en exil, anétatique soit et donc anhistorique, dont autrement l'indivisibilité de l'histoire correspondant au registre de son filigrane échappe à celle du monde adossé à la chronicité, dehors sélectif de ce jour analogique levé en différence de ce qu'il éclaire et au prisme duquel un fait sera publié sans qu'il le soit jamais *en acte*, tout acte demeurant enfoncé en la nuit de sa subjectivation. En effet n'est-il donc qu'un acte continué, cryptique, tapissé en la répétition et archimémorielle et démemorante de son hyperpouvoir revêtant le plus simple de magnificence. En cet hyperpouvoir de marcher comme du geste consistant à lever le bras se love la passivité d'une volonté et dont la symbolique du pronom personnel nominal porte tel un sceau l'immédiation. Si un monde n'a

lieu qu'au miroitement pelliculaire, superficiel, doxique de son langage en parution n'est-il qu'un désir le ruinant. La passion épuise la société. Tout autre que celle du monde, *l'histoire de l'érotisme* serait celle d'une prose sans paragraphe et sans marge, archiprose de l'apparaître n'étant qu'invisible et qu'est l'individu, ce reste en excès dont l'extranéité consume la fête. La vie n'est que plénitude ; en la plénitude de la vie, son présent, n'est-il de place pour un néant spéculé à la processualité du négatif. De cet été perpétuel, le bonheur forme l'élection.